

Vladimir Ilitch Lénine

Max Adler

Source : «Der Kampf» (Vienne) 17^e année, n° 3, mars 1924, pp. 81-89. Traduction MIA.

I.

Le 21 janvier 1924, dans un petit village près de Moscou, s'éteignait un homme dont la mort, aux quatre coins du monde, fit frémir des millions d'êtres – adversaires ou partisans – dès la première nouvelle, comme sous le coup d'une catastrophe élémentaire foudroyante : Lénine est mort ! Lénine, mort au faîte de son action historique ! Ce fut comme la brusque disparition d'une force de la nature gigantesque, dont les uns, saisis d'effroi, ne redoutaient et ne combattaient que les effets souvent dévastateurs, tandis que les autres, pleins d'allégresse, reconnaissaient la puissance capable de frayer au développement de la vie des voies nouvelles. Mais cette opposition des sentiments déchaîna aussitôt sur la tombe de ce grand guide du prolétariat mondial le même conflit d'opinions et d'appréciations que la vie de Lénine n'avait cessé de susciter à tous les tournants décisifs de son action.

Sa personne fut toujours battue par la tempête du combat le plus passionné des points de vue ; toujours sa personne, ses discours et ses écrits furent en quelque sorte une bannière dressée pour rendre indélébile une certaine direction, pour poursuivre sans relâche une certaine cause : la direction de la lutte de classes révolutionnaire du prolétariat, la cause du but ultime du marxisme, l'abolition de la société de classes. Portant en sa poitrine et en son esprit cette aspiration jamais vacillante, il était comme une boussole vivante, qui ne pouvait perdre la direction du but socialiste, parce que sa pensée, nourrie de Marx et d'Engels et révolutionnaire par l'esprit, le pénétrait et l'enveloppait comme un milieu intellectuel, à l'instar du magnétisme terrestre qui entoure l'aiguille dans la boussole.

Cette ligne directrice, inaltérable et jamais perdue, de la révolution sociale suffirait à elle seule à fonder la grandeur historique de Lénine comme l'un des plus puissants pionniers du socialisme marxiste, quand bien même il n'aurait pas été l'un des plus puissants moteurs du développement de la lutte de classes prolétarienne, celui qui l'a conduite dans cette phase où elle devait prendre conscience de son caractère spirituellement révolutionnaire avec plus de netteté que jamais. Car, face à l'évolution politique moderne de la lutte de classes, c'est Lénine qui, le premier, a fait apparaître les méthodes politiques du prolétariat dans leur nécessité fondamentale, en les dégagant de la manière de penser bourgeoise-démocrate. Avec une telle importance de Lénine, il n'était pas surprenant, mais au contraire parfaitement naturel, que son apparition ait provoqué les prises de position les plus passionnées, car il ne s'agissait là que de l'expression de cette même lutte de classes dans laquelle Lénine était intervenu avec une telle puissance. À la haine et à la calomnie d'une classe, la bourgeoisie, devait correspondre – semblait-il – l'amour, la vénération et la reconnaissance de l'autre classe, le prolétariat.

Mais voici que, sur la scène même de ce grand acteur de l'histoire, se présente à nous un fait véritablement effrayant et en même temps troublant : les jugements critiques et les appréciations sur Lénine, à l'intérieur du camp de la classe du prolétariat, à laquelle toute sa vie brûlante, son action infatigable, toute sa pensée, au milieu de choix, de sacrifices et de dangers de toutes sortes, furent consacrés dès sa prime jeunesse, ne sont guère moins contradictoires et incertains, du moins dans la période qui a immédiatement suivi sa mort, que ceux de ses adversaires de classe. Car Lénine a vécu et

agi à une époque où le prolétariat est déchiré, où il lutte contre lui-même. Il fut un grand combattant pour l'unité, mais il dut combattre pour elle par la lutte contre une grande partie de son propre camp. À la lutte de classes extérieure s'ajouta pour lui la lutte de classes intérieure. Il vit dans la lutte contre les tendances réformistes, contre l'opportunisme et le révisionnisme, contre toute une conception qui, au sein du prolétariat, voulait substituer au communisme scientifique de Marx un système éclectique d'idées, une condition préalable indispensable à toute politique de classe révolutionnaire conséquente. Et c'est pourquoi, pour tous ceux qui, dans le prolétariat, ont une autre conception, ou qui, sans en avoir une autre, sont rebutés par les conséquences de la sienne – telles que la dictature du prolétariat et le système de terreur qui y est lié –, sa personne est devenue un sujet de discorde.

Pourtant, il est justement possible que cette lutte, qui se poursuit au-delà de sa tombe, serve à sa véritable glorification. Car le temps viendra – ou du moins peut venir – où le prolétariat parviendra à l'unité, et alors Lénine sera aussi le grand guide pour tous. Ce n'est que dans la mesure où cette scission au sein du prolétariat a un fondement objectif qu'elle peut être surmontée. C'est pourquoi il est nécessaire d'examiner la signification de Lénine, abstraction faite des polémiques de parti immédiates, du point de vue des intérêts fondamentaux du développement prolétarien. La revue « *Der Kampf* », qui a toujours placé au-dessus de toute considération de parti la grande cause de l'unité prolétarienne, est particulièrement appelée à entreprendre cet examen, pour autant qu'elle s'est toujours sentie liée à cette cause. C'est ce qu'elle veut faire ici, en ces jours où la mort de Lénine, en même temps que la stupeur et la douleur, a éveillé en elle la préoccupation la plus grave pour l'avenir du prolétariat, menacé de perdre en Lénine un guide dont la disparition ne pourra être compensée que si tous ceux qui se réclament du marxisme comprennent mieux qu'avant la nécessité de préserver l'héritage de Lénine par une action commune.

II.

Si l'on veut éviter de rester prisonnier des préjugés de parti, il faut se faire des choses une image plus claire des deux côtés. On ne saurait ramener Lénine au putschisme où a dégénéré le « communisme » hors de Russie. Celui qui n'a ni l'œil ni le sentiment pour ce que j'ai appelé par ailleurs l'absence d'âme du socialisme ne comprendra jamais que ce « putschisme » est, chez beaucoup de ses adeptes – qui sont justement les meilleurs et les plus idéalistes, ce qui explique notamment l'attrait du « communisme » sur la jeunesse : c'est à dire précisément une réaction passionnée contre cette même absence d'âme. C'est avant tout comme une telle réaction contre l'atrophie révolutionnaire du socialisme prolétarien qu'il faut comprendre l'action internationale de Lénine. C'est l'aspiration gigantesque à ranimer l'esprit de classe révolutionnaire, à le faire jaillir comme l'étincelle du silex froid, dût-on en payer le prix par l'unité organique du parti, qui ne simule qu'une grandeur et une puissance extérieures, sans réalité véritable.

Quand Lénine écrivit au début de la guerre, dans sa brochure sur la révolution : « *Vouloir construire une Internationale vraiment socialiste sans une rupture définitive avec les opportunistes, c'est se bercer d'illusions nuisibles* », cette pensée donne le motif fondamental de la tactique internationale de Lénine, motif qui, depuis lors – c'est-à-dire surtout depuis l'évolution funeste de la social-démocratie allemande –, sera peut-être reconnu de plus en plus comme juste, y compris en dehors de la IIIe Internationale. À cette lumière, la tactique de Lénine consistant à scinder l'ancien parti social-démocrate est certes une erreur très lourde, car elle devait conduire à la guerre fratricide et à la dispersion des forces prolétariennes en général, alors que le but visé aurait dû être poursuivi par une opposition vigoureuse à l'intérieur de l'ancien parti, sans un tel affaiblissement, et par une transformation venue de l'intérieur. Mais c'est une erreur qui, comme toujours chez les grands esprits, est liée à ses vertus, à la force passionnée et impétueuse d'une volonté révolutionnaire nouvelle.

Il ne faut pas non plus perdre de vue que, malgré toutes les différences des situations à l'intérieur et à l'extérieur de la Russie, et même en tenant compte de l'imprégnation beaucoup trop forte du socialisme d'Europe centrale et occidentale par des éléments sociaux-patriotiques et sociaux-impérialistes, l'espoir d'un bouleversement révolutionnaire gigantesque du prolétariat,

particulièrement dans les pays industriels allemands, n'était pas nécessairement une illusion complète. Et d'autre part, nous ne voyons que maintenant, depuis que l'histoire intérieure de la révolution russe nous est devenue plus claire qu'elle ne pouvait l'être à l'époque de sa première propagande à l'étranger, comment la révolution prolétarienne, alors presque étouffée par les mouvements contre-révolutionnaires que l'Entente avait suscités contre elle, devait attendre le soulèvement du prolétariat allemand comme un libérateur. Et même si nous savons aujourd'hui indiquer précisément les raisons économiques et politiques pour lesquelles ce soulèvement n'a pas eu lieu et ne pouvait pas avoir lieu, il ne se trouvera guère personne pour contester qu'un prolétariat allemand uni et révolutionnaire aurait pu créer une situation qui aurait, à tout le moins, empêché la réaction actuelle de se déployer comme elle l'a fait en rabaisant le prolétariat le plus puissant de la terre au rang de facteur le plus impuissant du pays et du mouvement socialiste international.

Nous avons toujours eu raison de traiter d'ignorants les critiques bourgeois de Marx et d'Engels qui se moquaient de ce que ces deux grands révolutionnaires vissent encore si souvent, en 1848, venir la révolution nouvelle et plus grande sur laquelle ils avaient misé toute leur vie. Leur clairvoyance théorique aurait dû les rendre patients, mais leur énergie révolutionnaire les poussait toujours de nouveau en avant, parce qu'ils n'étaient pas de simples spectateurs froids de l'histoire, mais des hommes d'action, pleins d'une énergie indomptable et d'une volonté de bouleversement. Quiconque n'a jamais connu en soi l'aspiration révolutionnaire qui, chez Lénine, l'emporta sur la mesure tactique, n'a pas à le blâmer. Ce critique, toujours patient et maître de son temps, se croit trop important dans l'agitation de son présent pour comprendre l'impérieuse nécessité qui guidait Lénine.

Ainsi notre question trouve sa réponse : comment se fait-il que le plus grand, peut-être le plus grand réaliste de la politique socialiste-révolutionnaire ait pu mener une tactique si irréaliste à l'égard du mouvement communiste hors de Russie ? C'était d'abord la surestimation des forces révolutionnaires du prolétariat mondial, qui lui fit considérer, de par la déficience d'informations sur les événements mondiaux, comme déjà réel ce que, du reste, lui-même n'était pas le seul à attendre alors comme conséquence de la révolution prolétarienne russe : la révolte, fiévreusement accélérée par la guerre, du prolétariat dans tous les autres pays. En ce sens, ses premières paroles, après son retour de Suisse sur le sol russe, sont significatives : *« L'heure n'est pas loin où les peuples entendront l'appel de notre camarade Karl Liebknecht et tourneront leurs armes contre leurs exploiters, contre les capitalistes... En Allemagne, tout est déjà en fermentation. Non pas aujourd'hui, mais demain, d'un jour à l'autre, la catastrophe du capitalisme européen tout entier peut arriver. »* Ensuite, c'était la menace extérieure et intérieure, toujours plus pressante, qui pesait sur la révolution russe, et qui devait constamment pousser à de nouveaux efforts gigantesques pour obtenir une aide révolutionnaire de l'extérieur, un soulagement prolétarien de la forteresse assiégée.

Ce sont là de lourdes erreurs de Lénine, dont le mouvement socialiste souffre encore aujourd'hui ; mais c'est précisément là que Lénine aurait été l'homme capable de les surmonter, si la mort prématurée, et déjà la longue maladie auparavant, ne le lui avait pas interdit. Car ce qui rendait possible sa puissante action historique, c'était justement qu'il ne fut jamais un homme de formules, qu'il ne fut jamais prisonnier de sa propre tactique, mais qu'il possédait, avec une intrépidité vraiment sans exemple et une absence de complaisance envers lui-même et ses propres vues, le courage de faire volte-face. Il l'a prouvé à des tournants décisifs de la révolution, dans la question de la conclusion de la paix avec l'impérialisme allemand, dans le renoncement à la socialisation de la propriété foncière, et en même temps, plus tard, dans le passage à la nouvelle politique économique, et il aimait à qualifier cela de trait de caractère russe. *« Ce n'est que pour cette raison, s'écrie-t-il un jour, que les Bolcheviks ont eu leurs succès, parce qu'ils ont impitoyablement chassé tous les révolutionnaires de la rue qui ne voulaient pas comprendre qu'il peut être nécessaire de battre en retraite, et qu'il faut savoir battre en retraite. »* Et ailleurs, il donnait, en passant, sa propre caractéristique d'homme politique de la plus grande envergure lorsqu'il disait : *« N'est pas intelligent celui qui ne commet pas d'erreurs ; de tels hommes n'existent pas et ne peuvent pas exister. Est intelligent celui qui commet des erreurs non essentielles et qui sait les corriger rapidement et facilement. »* La mort n'a pas laissé à Lénine le temps de surmonter ces erreurs – car que sont cinq ans, dans une situation historique nouvelle du prolétariat qui émerge à

peine des luttes les plus sauvages pour l'existence, pour la compréhension et la maîtrise pratique de ce problème ? Voilà une grande tâche que Lénine lègue à ses héritiers. Puissent-ils se montrer à la hauteur !

III.

Du reste, l'opposition aux méthodes de Lénine serait beaucoup moins tranchée, une entente entre le centre socialiste et le bolchévisme serait beaucoup plus facile à réaliser, ce qui aurait des conséquences encore tout à fait considérables pour la réunification du prolétariat, si la défense légitime du putschisme ne procédait pas elle-même d'une manière de penser tout à fait non marxiste, légaliste, pour ne pas dire « légale », de tant de marxistes, et si elle n'était pas utilisée pour renforcer une conscience de la simple évolution légale et démocratique vers le socialisme. Ce n'est en tout cas pas l'esprit de la conscience de classe prolétarienne au sens de Marx et d'Engels, et avoir de nouveau attiré l'attention avec la plus grande détermination sur ce point est le mérite théorique indéniablement grand de Lénine. Il a en quelque sorte redécouvert la doctrine de la lutte des classes du marxisme et a redonné un sens à la conception marxiste de l'État, devenue une simple phrase, comme organisation de la domination de classe, en la remplissant de la vie palpitante des tâches historiques immédiates, montrant par là que cette définition vaut non seulement pour l'État bourgeois, mais aussi pour l'État prolétarien.

Ce n'est qu'en exposant comment la conquête du pouvoir politique par le prolétariat, qu'elle s'opère par la voie démocratique ou par un soulèvement du prolétariat, doit nécessairement aboutir à la dictature, parce que c'est seulement par elle que peut se réaliser la volonté de classe, si essentiellement différente, du prolétariat contre celle de la bourgeoisie, que les concepts de démocratie et de dictature prirent une lumière tout à fait nouvelle. Il apparut que la démocratie, tant qu'un État de classes existe, a toujours été et restera toujours une forme contradictoire, parce que la constitution même « démocratique » ne peut signifier qu'une chose : soit les partis bourgeois, soit les partis prolétariens ont la majorité – les situations d'équilibre entre les deux sont toujours passagères, car elles portent en elles, en raison de l'incompatibilité de leurs tendances économiques de développement, l'occasion de rompre cet équilibre à la première occasion favorable. Ainsi, la démocratie signifie donc aussi que le groupe majoritaire domine toujours le groupe minoritaire, et que, lorsque sa situation devient critique, il recourra immédiatement à la dictature, à la suspension de la constitution, à l'état d'exception et à la loi martiale.

Dans l'État bourgeois démocratique, la dictature bourgeoise règne aujourd'hui et a toujours régné, de même que dans l'État prolétarien régnera la dictature prolétarienne. Démocratie et dictature ne sont donc nullement des contraires dans l'État de classes, et il ne peut s'agir que de créer les conditions d'une dictature du prolétariat. Que celle-ci s'exerce sous des formes « démocratiques » ou autres, c'est là une question qui n'est plus essentielle, et qui n'est pas non plus entièrement dépendante de notre volonté. À cette lumière, toute une série de problèmes qui jusqu'ici divisaient le prolétariat disparaissent. La « démocratie » n'est plus une question de principe, le parlementarisme n'est plus le pivot de l'action politique, sans que pourtant tous deux perdent pour le mouvement ouvrier d'Europe centrale et occidentale leur importance pratique tout à fait prépondérante, ce que précisément, Lénine, et nul autre que lui, a souligné avec la plus grande vigueur. Il déclare certes qu'il est du devoir de « *dissoudre les préjugés bourgeois-démocrates et parlementaires* » des masses, mais non pas en les éloignant des parlements, mais en travaillant à l'intérieur de ces institutions dans ce sens. Lénine n'a jamais pratiqué la démagogie consistant à faire croire aux ouvriers, par le cri : « Tout le pouvoir aux soviets », qu'ils pourraient en quelque sorte remplacer la constitution parlementaire par le système des soviets. Qu'on lise seulement comment, dans son livre sur *Le gauchisme, maladie infantile du communisme*, il critique sévèrement cette tactique des « communistes » allemands et autrichiens. Mais le rejet de cette démagogie ne doit pas non plus repousser comme démagogique l'esprit de critique politique de la démocratie et d'un légalisme du mouvement qui en est issu, et sur lequel Engels avait déjà tenu des paroles sévères.

La lutte contre le putschisme d'action chez les autres ne doit pas dégénérer en un pacifisme de la propre pensée politique, qui deviendrait la tombe de toute compréhension de la conception marxiste de l'État et de la lutte de classes prolétarienne. Celui qui aura véritablement saisi ces deux concepts, en en tirant toutes les conséquences du principe de classes hérité de Marx, trouvera légitime de considérer Lénine comme un libérateur intellectuel qui n'a d'égal en importance. Car Lénine fut le premier à remettre en pratique cette rigueur de pensée, affranchissant ainsi la réflexion politique d'une multitude de préjugés et de faux problèmes. Et si quelqu'un se sent rebuté par le manteau de terreur qui enveloppe sa personne, qu'il apprenne de lui précisément que la terreur a toujours dû accompagner tous les grands mouvements historiques, y compris les mouvements « démocratiques », parce qu'ils sont des luttes de classes, et que, si la terreur doit être, la terreur rouge est toujours plus porteuse d'espoir que la terreur blanche, sans compter qu'elle n'est jamais aussi rouge de sang que celle-ci.

IV.

Ce que Lénine a signifié pour la Russie et pour sa libération est dès aujourd'hui un fait évident, soustrait à toute dispute des partis et des fractions de classes. S'il est une révolution qui ait jamais eu pour tâche, dans l'histoire, de faire place nette pour le développement de la société en détruisant et en enterrant les institutions et les formes de vie devenues surannées et contraignantes, il n'y a jamais eu de révolution plus radicale que la révolution russe, jamais de destruction plus impitoyable du vieux monde que celle accomplie par le bolchévisme. Et ceci est entièrement l'œuvre de Lénine, qui non seulement prit la grande initiative en octobre 1917, alors que ses amis eux-mêmes hésitaient encore, mais dont l'audace impétueuse, alliée à une force ultérieure que rien ne pouvait décourager, et à un art étonnant de la diplomatie, sut surmonter tous les dangers de la révolution. Et cette œuvre grandiose n'a pas seulement sa signification pour la Russie : elle est une pièce de l'œuvre de la libération mondiale elle-même.

Restera à jamais inoubliable dans la mémoire des contemporains, surtout dans le cœur des prolétaires, l'impression gigantesque de la manière dont, en octobre 1917, alors que le monde civilisé tout entier gisait encore dans le borborygme sanglant de la guerre et que tout espoir de conjurer la misère était perdu, après que l'acte héroïque de [Friedrich Adler](#) lui-même était resté sans conséquence, l'appel enflammé partit de Pétersbourg « À tous », proclamant que le prolétariat russe avait déclaré la guerre terminée et invitait les puissances à des négociations de paix. Et de même que cet acte historique fut une délivrance joyeuse d'un grand désarroi et d'un grand désespoir, la destruction de la vieille Russie signifia, d'une manière à peine concevable, une libération physique pour le mouvement de liberté du monde entier, qui se trouva enfin débarrassé du cauchemar du tsarisme, mais aussi de l'impérialisme de la bourgeoisie russe, qui aurait pu souiller la révolution russe d'une nouvelle offensive d'une guerre mondiale moribonde.

Certes, ce n'est pas Lénine qui a réalisé la domination du prolétariat, et certes l'Union des Républiques soviétiques n'est pas un État prolétarien au sens où le prolétariat serait la seule classe dirigeante. Elle ne peut régner qu'en faisant de grandes concessions à l'immense majorité de la population, aux paysans, et elle doit même, aujourd'hui, en raison de la nouvelle politique économique, tolérer dans une certaine mesure la bourgeoisie. Mais si les adversaires du bolchévisme russe – qu'il faut distinguer très nettement du bolchévisme non russe – veulent y voir sa faillite, et même s'en réjouissent, ils n'ont manifestement aucun sens de la différence entre une structure étatique qui, née de la révolution, ne fait que tirer les conséquences nécessaires pour maintenir aussi fermement que possible sa direction d'origine révolutionnaire, et un État dans lequel une telle impulsion ne peut absolument pas exister parce qu'il est lui-même tout à fait contre-révolutionnaire. C'est pourquoi le prolétariat de la terre entière, avec son sûr sentiment révolutionnaire, n'a jamais cessé de considérer les Républiques soviétiques russes comme le bien le plus précieux et le plus glorieux du mouvement prolétarien vers le socialisme, comme le plus puissant avant-poste dans la lutte contre le monde bourgeois-capitaliste.

Les chaînes que Lénine a brisées en Russie étaient des chaînes qui étaient aussi prêtes pour nous, et c'est à la conservation et au déploiement puissant de son œuvre que se rattache aujourd'hui l'espoir et la participation la plus ardente du prolétariat mondial. Et c'est pourquoi la douleur de sa mort a été si vive et mêlée d'effroi partout dans le prolétariat, parce qu'elle s'accompagnait en même temps de l'angoissante inquiétude pour l'avenir de la révolution russe. C'est à ce point que, dans le sentiment de chaque prolétaire, Lénine et la cause de la révolution prolétarienne sont déjà devenus une seule et même chose.

V.

L'homme qui réunissait en sa personne une si grandiose signification historique, est resté – et ceci aussi fait partie de l'hommage à sa mémoire –, sa vie durant, le prolétaire simple, abordable, vivant presque comme un paysan, qu'il habitât dans de misérables logis de location ou dans le palais du tsar au Kremlin. Il fut aussi en cela un symbole de la révolution prolétarienne, se dressant avec une force gigantesque dans la destruction et la construction, laissant derrière lui, avec majesté, toute mesquinerie et étroitesse de la vie, mais sans prétention et sans faste dans son maintien et dans son mode de vie modeste. [Gorky](#) a dit de lui sous ce rapport : « *Sa vie privée est telle que, dans un temps religieux, on en aurait fait un saint.* » L'homme qui, si l'ambition personnelle et la soif de puissance et non l'idée de la révolution sociale l'avaient guidé, aurait pu devenir le tsar de Russie, habitait une chambre de domestique dans un palais. Ce n'était pas de l'effet, ce n'était pas de la démagogie, qui devait certainement être étrangère à l'homme gravement malade, c'était la pure expression d'un homme qui ne pouvait pas faire autrement, parce que, à la trempe d'acier de l'idéologie prolétarienne gigantesque qu'il représentait, qu'il vivait, seules pouvaient s'adapter des formes de vie prolétariennes.

Ainsi était Lénine ; une grande unité dans la pensée, l'action et le sentiment. L'esprit d'une classe tout entière, l'esprit du prolétariat, formait et portait cette unité pour se reconstituer à partir d'elle, plus riche et avec une énergie spirituelle accrue. Et c'est pourquoi Lénine ne restera pas seulement vivant dans le souvenir du prolétariat, mais il le deviendra d'autant plus que le prolétariat comprendra et accomplira sa tâche historique, telle que Lénine lui a tracée.